

William Gibson

Mona Lisa disjoncte

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par LAURENT QUEYSSI



Du même auteur au Diable vauvert

TOMORROW'S PARTIES, roman, 2001

Trilogie Blue Ant :

IDENTIFICATION DES SCHÉMAS, roman, 2004, 2013, 2021

CODE SOURCE, roman, 2008

HISTOIRE ZÉRO, roman, 2013

Série Périphériques :

PÉRIPHÉRIQUES, roman, 2020

AGENCY, roman, 2021

Trilogie Neuromantique :

NEUROMANCIEN, roman, 2020

COMTE ZÉRO, roman, 2021

Titre original : MONA LISA OVERDRIVE

ISBN : 979-10-307-0544-7

© William Gibson, 1988

© Éditions Au diable vauvert, 2022, pour la traduction française

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

Pour ma sœur, Fran Gibson,
avec stupéfaction et tout mon amour...

1

Le brouillard

Un secrétaire vêtu de noir était venu lui apporter le fantôme, cadeau d'adieu de son père, dans une salle d'embarquement de Narita.

Pendant les deux premières heures de vol vers Londres, il resta dans son sac à main, oublié, rectangle lisse et sombre avec l'omniprésent logo Maas-Neotek gravé sur un côté et l'autre face joliment incurvée pour correspondre à la paume de l'utilisateur.

Elle se redressa, bien droite dans son siège en première classe, le visage composé en un petit masque de froideur imitant l'expression la plus caractéristique de sa défunte mère. Les fauteuils alentours étaient vides ; son père avait acheté l'espace. Elle refusa le repas que le steward anxieux lui proposa. Les places libres lui faisaient peur, preuves de la fortune

et du pouvoir de son père. Il hésita, puis s'inclina et s'en alla. Un instant, elle laissa un sourire percer le masque de sa mère.

Des fantômes, se dit-elle plus tard, quelque part au-dessus de l'Allemagne, en regardant le cuir du siège près d'elle. Son père s'occupait bien de ses fantômes.

Il y avait aussi des fantômes derrière le hublot, des fantômes dans la stratosphère de l'Europe hivernale, des images partielles qui commençaient à apparaître si elle laissait ses yeux se perdre dans le vague. Sa mère au parc d'Ueno, fragile visage sous le soleil de septembre. « Les grues, Kumi ! Regarde les grues ! » Et Kumiko avait scruté par-delà l'étang de Shinobazu et n'avait rien vu, pas la moindre grue, uniquement quelques points noirs sautillants qui devaient être des corbeaux. L'eau était lisse comme de la soie, de la couleur du plomb, et de pâles hologrammes scintillaient, indistincts, au-dessus d'une lointaine rangée de cibles de tir à l'arc. Mais Kumiko verrait souvent les grues plus tard, en rêve ; il s'agissait d'origamis, formes pointues pliées à partir de plaques de néon, oiseaux raides et brillants parcourant le paysage lunaire de la folie de sa mère...

Elle se rappelait son père, son peignoir sombre ouvert sur un groupe de dragons tatoués, avachi derrière l'immense plateau en ébène de son bureau, ses yeux brillants dénués d'expression, comme ceux d'une poupée de porcelaine. « Ta mère est morte. Tu comprends ? » Et tout autour d'elle les flaques d'ombre dans son bureau, les ténèbres anguleuses.

La main tremblante de son père qui s'avancait vers elle dans le cercle lumineux de la lampe, la manche du peignoir glissant pour dévoiler une Rolex en or et d'autres dragons, aux crinières tourbillonnantes devenant des vagues, sombres et bien définis autour de son poignet. Sa main qui la désignait. « Tu comprends ? » Elle n'avait pas répondu, mais s'était enfuie, dans une de ses cachettes secrètes, le terrier des plus petites machines ménagères. Elles avaient cliqueté autour d'elle toute la nuit, la scannant fréquemment avec des rayons lasers roses jusqu'à ce que son père, empestant le whisky et les cigarettes Dunhill, la retrouve et la porte jusqu'à sa chambre au deuxième étage de l'appartement.

Elle se rappelait les semaines qui avaient suivi, des jours engourdis passés le plus souvent en compagnie d'un quelconque secrétaire en tenue noire, des hommes prudents aux sourires artificiels et aux parapluies bien repliés. L'un d'entre eux, le plus jeune et le moins vigilant, lui avait offert, sur un trottoir bondé de Ginza, à l'ombre de l'horloge Hattori, une démonstration de kendo improvisée, serpentant avec aisance entre des filles surprises en plein shopping et des touristes aux yeux écarquillés, le parapluie noir décrivant des arcs flous et inoffensifs tirés de cet art antique et codifié. Kumiko avait alors souri, de son propre sourire, et ainsi brisé le masque funéraire, ce qui avait aussitôt renvoyé sa culpabilité, avec plus de force et de violence, à l'endroit de son cœur où résidaient déjà sa honte et son indignité. Mais la plupart

du temps, les secrétaires l'emmenaient faire des emplettes, dans un grand magasin après l'autre ou dans des dizaines de boutiques de Shinjuku recommandées par le Guide Michelin en plastique bleu qui s'exprimait dans un japonais de touriste guindé. Elle n'achetait que des choses affreuses, affreuses et hors de prix, et les secrétaires marchaient près d'elle, impassibles, les sacs luisants dans leurs mains rugueuses. Chaque après-midi, de retour dans l'appartement de son père, ils posaient soigneusement les cabas dans sa chambre, où ils restaient, intacts, jusqu'à ce que les femmes de ménage les enlèvent.

Et au cours de la septième semaine, la veille de son treizième anniversaire, il fut décidé que Kumiko partirait à Londres.

« Tu seras reçue dans la demeure de mon *kobun*, avait dit son père.

— Mais je ne veux pas y aller, s'était-elle défendue en affichant le sourire de sa mère.

— Tu n'as pas le choix, avait-il répliqué en détournant les yeux vers l'obscurité de son bureau. Nous avons des problèmes. Tu seras en sécurité à Londres.

— Et je reviendrai quand ? »

Mais son père n'avait pas répondu. Elle s'était inclinée et avait quitté la pièce, sans se départir du sourire de sa mère.

Le fantôme se réveilla au contact de Kumiko tandis qu'ils entamaient l'approche vers Heathrow. La

cinquante-et-unième génération de bio-puces Maas-Neotek fit apparaître une silhouette indistincte sur le siège près d'elle, un garçon tiré d'une scène de chasse fanée, les jambes croisées avec désinvolture, en pantalon brun et en bottes d'équitation.

« Salut », dit le fantôme.

Kumiko cligna des paupières et ouvrit la main. Le garçon tremblota et disparut. Elle baissa le regard sur le petit appareil doux dans sa paume et replia lentement les doigts.

« Salut, j'ai dit, reprit-il. Je m'appelle Colin. Et vous ? »

Elle l'observa fixement. Il avait des yeux brumeux vert foncé et un front pâle et lisse sous une mèche noire rebelle. Elle voyait les sièges de l'autre côté de l'allée à travers l'éclat de ses dents.

« Si c'est un peu trop spectral pour vous, dit-il en souriant, on peut monter la résolution... » Et il apparut un instant bien trop défini et réel, les poils sur les revers de son manteau sombre d'une netteté hallucinatoire. « Mais ça décharge la batterie, dit-il en retournant à son état antérieur. Je n'ai pas saisi votre nom. »

De nouveau ce sourire.

« Tu n'es pas réel », dit-elle sur un ton sévère.

Il haussa les épaules.

« Inutile de parler à voix haute, mademoiselle. Les autres passagers vont s'imaginer que vous êtes un peu bizarre, si vous voyez ce que je veux dire. Il faut subvocaliser. Je capte tout à travers la peau... »

Il décroisa les jambes et s'étira, les mains jointes derrière la tête. « Votre ceinture, mademoiselle. Je n'ai pas besoin de m'attacher, évidemment, puisque, comme vous l'avez souligné, je ne suis pas réel. »

Kumiko fronça les sourcils et jeta l'appareil sur les genoux du fantôme qui disparut. Elle boucla sa ceinture, regarda l'objet, hésita, puis le ramassa.

« C'est donc votre premier séjour à Londres ? » demanda-t-il en apparaissant aux limites de son champ de vision. Elle acquiesça malgré elle. « Vous aimez bien l'avion ? Ça ne vous fait pas peur ? »

Elle secoua la tête, se sentant ridicule.

« Peu importe, dit le fantôme. Je vais m'occuper de vous. Heathrow dans trois minutes. Quelqu'un vient vous chercher à la descente de l'appareil ? »

— L'associé de mon père », répondit-elle en japonais.

Le spectre sourit.

« Alors, je suis sûr que vous serez entre de bonnes mains. » Il lui adressa un clin d'œil. « Je n'ai pas l'air d'être doué pour les langues, hein, comme ça ? »

Kumiko ferma les paupières et le fantôme se mit à lui parler, en chuchotant, de l'archéologie d'Heathrow, du néolithique et de l'âge de fer, de poterie et d'outils...

« Mademoiselle Yanaka ? Kumiko Yanaka ? »

L'Anglais se dressait, imposant, devant elle, de lourds plis de laine sombre recouvrant sa carrure de *gaijin*. Ses petits yeux noirs l'observaient mollement

derrière des lunettes à la monture en acier. Son nez semblait avoir été complètement écrasé et jamais remis en place. Le peu de cheveux gris qui lui restait était coupé très court et il portait des mitaines en laine noire effilochées.

« Moi, je m'appelle Petal », dit-il comme si cela devait immédiatement la rassurer.

Petal surnommait la ville Smoke.

Kumiko frissonna sur le cuir rouge et froid ; à travers la vitre de la vieille Jaguar, elle regarda la neige qui tombait pour fondre sur la route que Petal appelait M4. La couleur avait déserté le ciel de la fin d'après-midi. Il conduisait en silence, concentré, les lèvres pincées comme s'il s'apprêtait à siffler. La circulation paraissait d'une fluidité ridicule à des yeux tokyoïtes. Ils doublèrent un véhicule de transport autonome Eurotrans, son avant arrondi couvert de détecteurs et de rangées de phares. Malgré la vitesse de la Jaguar, Kumiko avait l'étrange impression de ne pas avancer ; les particules de Londres s'accumulèrent peu à peu autour d'elle. Des murs de briques humides, des arches de béton, des grilles en fer forgé noires.

La ville commença à se dessiner sous son regard. Sortis de la M4, la Jaguar arrêtée à une intersection, elle aperçut des visages à travers la neige, figures rougies de *gaijin* au-dessus d'habits sombres, mentons engoncés dans des écharpes, talons de femmes qui cliquetaient dans les flaques argentées. Les rangées de boutiques et de maisons lui rappelèrent les

accessoires magnifiquement détaillés exposés autour d'une maquette de locomotive à Osaka, dans la galerie d'un vendeur d'antiquités européennes.

Cela n'avait rien à voir avec Tokyo, où l'on s'occupait, avec un soin maladif, de tout ce qui venait du passé. L'histoire y était devenue quantifiable, et rare, classifiée par le gouvernement et préservée par des lois et des financements privés. Ici, elle semblait appartenir à la fibre même des choses, comme si la ville n'était qu'une unique excroissance de pierres et de briques, d'innombrables strates séculaires de messages et de sens, créée au fil du temps sous l'influence de l'ADN désormais quasi indéchiffrable du commerce et de l'Empire.

« Faut excuser Swain. Désolé qu'il n'ait pas pu vous accueillir en personne », dit l'homme nommé Petal.

Kumiko avait moins de mal avec son accent qu'avec sa façon de structurer ses phrases; elle confondit d'abord ses excuses avec un ordre. Elle envisagea de faire appel au fantôme, mais renonça.

« Swain? s'enquit-elle. C'est chez Swain que je vais? »

Les yeux de Petal la trouvèrent dans le rétroviseur.

« Roger Swain. Votre père ne vous a rien dit? »

— Non.

— Ah. » Il hocha la tête. « Il semble évident que M. Yanaka fait très attention à la sécurité... Un homme de son rang... » Il poussa un profond soupir. « Désolé pour le chauffage. Le garage était censé avoir réglé le problème...

— Êtes-vous un des secrétaires de M. Swain? demanda-t-elle en s'adressant aux bourrelets de chair mal rasés qui dépassaient du col de l'épais manteau sombre.

— Son secrétaire? » Il parut y réfléchir. « Non », finit-il par répondre. Il leur fit traverser un rond-point puis ils passèrent devant des stores métalliques luisants et l'afflux matinal de piétons. « Vous avez déjà mangé? Ils vous ont donné à manger dans l'avion? »

— Je n'avais pas faim. »

Consciente du masque de sa mère.

« Il y aura de quoi chez Swain. Il adore la nourriture japonaise. »

Il fit claquer sa langue d'une drôle de façon et lui rendit son regard.

Elle laissa le sien se perdre au-delà, sur le baiser des flocons de neige et les essuie-glaces qui les effaçaient.

La résidence de Swain à Notting Hill était composée de trois maisons interconnectées quelque part au milieu d'un ensemble enneigé de parcs, de rues arrondies et d'impasses. Petal, deux des valises de Kumiko dans chaque main, lui expliqua que le numéro 17 était également l'entrée principale des numéros 16 et 18.

« Inutile de frapper ici, dit-il avec un geste maladroit dû aux lourds bagages pour indiquer la peinture rouge brillante et la poignée en cuivre lustré de la porte du 16. Il n'y a que cinquante centimètres de ferrobéton derrière. »

Elle regarda la rue en forme de croissant, ses façades presque identiques qui rapetissaient le long de sa douce courbe. La neige semblait désormais plus épaisse et la lueur saumon des lampes à sodium éclairait le ciel lisse. La voie était déserte et le manteau blanc immaculé. Une impression étrangère surnageait dans l'air froid, une odeur, légère mais omniprésente de brûlé, de carburants archaïques. Les chaussures de Petal laissèrent de grosses empreintes bien délimitées. Il s'agissait de richelieus noirs en daim à la pointe étroite et aux semelles crantées de plastique rouge, très épaisses. Elle suivit ses traces, en frissonnant, jusqu'aux marches grises qui menaient au numéro 17.

« C'est moi, dit-il à la porte peinte en noir, allez. »

Puis il soupira, posa les quatre valises dans la neige, retira la mitaine de sa main droite et appuya la paume contre un cercle d'acier brillant encastré dans un panneau de la porte. Kumiko crut entendre un léger grincement, un bourdonnement qui monta dans les aigus avant de s'évanouir, puis la porte vibra sous l'impact étouffé des verrous magnétiques qui se retiraient.

« Vous l'avez appelée Smoke, dit-elle lorsqu'il tendit la main vers la poignée, la ville... »

Il s'arrêta.

« Smoke, dit-il, oui, le brouillard », puis il ouvrit la porte vers la chaleur et la lumière, « c'est une vieille expression, une sorte de surnom. »

Il ramassa ses bagages et pénétra dans l'entrée à la moquette bleue et au lambris peint en blanc. Elle le

suivit, la porte se referma derrière elle et les verrous se remirent en place. Une estampe au cadre d'acajou était accrochée au-dessus du bois, des chevaux dans un champ, de petites silhouettes épurées en manteau rouge. *Colin, le fantôme de la puce doit vivre là-bas*, se dit-elle. Petal avait reposé ses valises. De minuscules morceaux de neige compacte parsemaient la moquette bleue. Il ouvrit alors une autre porte et dévoila une cage en acier doré. Puis il poussa la grille avec un bruit métallique. Elle observa l'espace clos, déconcertée.

« L'ascenseur, expliqua-t-il. Il n'y a pas de place pour vos affaires. Je vais faire un second voyage. »

Malgré son âge apparent, la cabine monta sans à-coups lorsque Petal appuya sur un bouton de porcelaine blanche de son index épais. Kumiko dut se serrer contre lui ; il sentait la laine humide et un après-rasage floral.

« Nous vous avons installée à l'étage, précisa-t-il en la conduisant le long d'un couloir étroit, car nous nous disions que vous apprécieriez le calme. » Il ouvrit la porte et lui fit signe d'entrer. « J'espère que ça conviendra... » Il retira ses lunettes et les frotta énergiquement avec un mouchoir froissé. « Je vais chercher vos valises. »

Après son départ, Kumiko marcha lentement autour de l'immense baignoire en marbre noir qui dominait le centre de la pièce basse et encombrée. Les murs, nettement inclinés vers le plafond, étaient tapissés de miroirs mouchetés aux cadres dorés.

Deux minces lucarnes entouraient le plus grand lit qu'elle ait jamais vu. Au-dessus du matelas, de petites lumières ajustables intégrées au miroir lui rappellerent les lampes de lecture d'un avion. Elle s'arrêta près de la baignoire pour toucher le cou arrondi d'un cygne plaqué or qui servait de bec de robinet. Ses ailes déployées formaient les poignées. La chambre avait une atmosphère chaude et calme, et pendant un instant la présence de sa mère parut l'emplir, douloureux brouillard.

Petal s'éclaircit la voix dans l'entrée.

« Bon, dit-il en débarquant avec ses bagages, tout va bien ? Vous n'avez toujours pas faim ? Non ? Je vous laisse vous installer... » Il disposa ses valises près du lit. « Si vous voulez manger, appelez. » Il lui montra un antique téléphone ouvragé avec un micro et des écouteurs en cuivre incurvés ainsi qu'une poignée en ivoire sculpté. « Il suffit de décrocher, pas besoin de composer de numéro. Vous pouvez prendre votre petit-déjeuner quand vous le désirez. Demandez à n'importe qui, on vous indiquera où il faut aller. Vous pourrez alors rencontrer Swain... »

L'impression de sa mère avait disparu lorsqu'il était arrivé. Elle tenta de la ressentir de nouveau quand il lui souhaita bonne nuit et referma la porte, mais elle n'était plus là.

Elle resta longtemps près de la baignoire, à caresser le métal lisse du col de cygne froid.

2

Kid Afrika

Kid Afrika traversa Dog Solitude le dernier jour de novembre, son vieux Dodge conduit par une fille blanche du nom de Cherry Chesterfield.

Slick Henry et Little Bird démontaient la scie circulaire qui formait la main gauche du Juge lorsque le Dodge de Kid apparut, sa jupe couverte de rustines projetant des panaches marron d'eau croupie sur les flaques parsemant la plaine d'acier irrégulière et compacte de la Solitude.

Little Bird le repéra le premier. Il avait le regard perçant, Little Bird, et une longue-vue 10x accrochée autour du cou entre les os de divers animaux et des douilles de cartouche en cuivre. Slick leva les yeux du poignet hydraulique et vit Little Bird se redresser puis, du haut de ses deux mètres, pointer le télescope à travers le grillage d'acier qui composait la majeure

partie du mur sud de la Factory. Little Bird était très mince, quasi squelettique, et les mèches laquées de cheveux bruns qui formaient comme des ailes et lui avaient valu son surnom se détachaient sur le ciel pâle. Il se rasait la nuque et les côtés bien au-dessus des oreilles ; avec ses mèches et sa banane aérodynamique, il paraissait porter une mouette décapitée sur le crâne.

« Ouah, dit-il, putain.

— Quoi ? »

Little Bird avait toujours du mal à se concentrer et le travail en cours nécessitait quatre mains.

« C'est ce nègre, là. »

Slick se leva et s'essuya les mains sur les cuisses de son jean pendant que Little Bird retirait le micro-logiciel vert Mech-5 de la prise derrière son oreille et oubliait aussitôt la procédure de calibrage des servomoteurs en huit étapes nécessaires pour réparer la scie circulaire du Juge.

« Qui est au volant ? »

Afrika conduisait le moins possible.

« Je ne vois pas. »

Little Bird laissa la longue-vue retomber dans l'assortiment d'os et de cuivre.

Slick le rejoignit à la fenêtre pour observer l'avancée du Dodge. Kid Afrika retouchait parfois la peinture noire et mate de l'aéroglesseur à coups précis de bombe aérosol, la teinte sombre rehaussée par la rangée de crânes chromés soudés à l'immense pare-chocs avant. Une fois, il avait même rempli les

orbites des figures d'acier par des ampoules de Noël rouges ; peut-être que le Kid se souciait de moins en moins de son image.

Tandis que l'aéro glissait vers la Factory, Slick entendit Little Bird s'éloigner dans l'ombre, ses lourdes bottes traînant dans la poussière et les fines spirales étincelantes de copeaux de métal.

Slick regarda à travers une mince vitre sale le véhicule s'abaisser sur sa jupe devant la Factory avec des sifflements et des échappements de vapeur.

Un cliquetis résonna dans son dos et il comprit que Little Bird se trouvait dans le noir, derrière le casier des pièces détachées, en train d'ajuster le silencieux improvisé sur la carabine à percussion chinoise dont ils se servaient pour les lapins.

« Bird, dit Slick en jetant sa clé anglaise sur la bâche, je sais que t'es qu'un petit bouseux ignare du New Jersey, mais tu n'es vraiment pas obligé de me le *rappeler* sans cesse.

— J'aime pas ce nègre, lança Little Bird de derrière le casier.

— Ouais, et s'il te calculait un tantinet, il ne t'aimerait pas non plus. S'il savait que tu étais planqué là avec cette carabine, il te la ferait bouffer. »

Pas de réponse de Little Bird. Il avait grandi dans des bleds blancs du New Jersey où l'ignorance régnait et où tout le monde détestait ceux qui en savaient un peu plus qu'eux.

« Et je lui filerais un coup de main, en plus », dit Slick avant de remonter la fermeture éclair de sa

vieille veste marron et de sortir vers l'aéroglysseur du Kid.

La fenêtre poussiéreuse du côté conducteur descendit avec un frottement pour dévoiler un visage pâle mangé par une énorme paire de lunettes aux verres orangés. Les bottes de Slick écrasèrent d'anciennes canettes rouillées aussi fines que des feuilles mortes. Le chauffeur baissa les verres et le regarda en plissant les yeux; c'était une femme, mais les lunettes qui lui pendaient désormais autour du cou cachaient sa bouche et son menton. Le Kid devait se trouver de l'autre côté, simple précaution dans l'improbable éventualité où Little Bird se mette à tirer.

« Fais le tour », dit la fille.

Slick contourna l'aéroglysseur en passant devant les crânes chromés puis il entendit la fenêtre de Kid Afrika s'ouvrir avec le même petit bruit évocateur.

« Salut, Slick Henry », dit le Kid dont le souffle formait de la fumée blanche au contact de l'air de la Solitude.

Slick baissa le regard vers le long visage basané. Kid Afrika avait de grands yeux noisette, bridés comme ceux d'un chat, une fine moustache et la peau aussi tannée que celle d'un buffle.

« Salut, Kid. » Slick sentit une sorte d'encens qui provenait de l'habitacle. « Ça roule ?

— Eh bien, répondit le Kid en plissant les paupières, tu te rappelles que tu m'as dit un jour que si j'avais besoin de quelque chose...

— Ouais », dit Slick avec une certaine appréhension. Kid Afrika lui avait sauvé la vie un jour, à Atlantic City ; il avait convaincu des frères en colère de ne pas le lâcher d'un balcon au quarante-deuxième étage d'un bâtiment délabré. « Quelqu'un veut te balancer du haut d'un immeuble ? »

— Slick, j'aimerais te présenter quelqu'un.

— Et on sera quitte ?

— Slick Henry, cette belle nana, là, c'est Mademoiselle Cherry Chesterfield de Cleveland, Ohio. » Slick se pencha pour regarder la conductrice. Tignasse blonde, peinture autour des yeux. « Cherry, voici mon cher ami, M. Slick Henry. Lorsqu'il était jeune et vénère, il traînait avec les Deacon Blues. Maintenant qu'il est vieux et vénère, il se terre ici et se consacre à son *art*, tu vois. Il est très *doué*, tu vois.

— C'est lui qui construit les robots, d'après ce que t'as dit, ajouta la fille en mâchant un chewing-gum.

— Exactement, confirma le Kid en ouvrant sa porte. Attends-nous ici, Cherry, ma belle. »

Le Kid descendit du véhicule dans un manteau de vison qui frotta le bout immaculé de ses bottes de cow-boy jaunes en cuir d'autruche et Slick aperçut quelque chose à l'arrière de l'aéroglisneur, vision fugace d'ambulance, pansements et tubes chirurgicaux...

« Eh, Kid, dit-il, y a quoi là derrière ? »

La main couverte de bijoux du Kid se leva, intimant d'un geste à Slick de reculer tandis qu'il refermait la

porte de l'aéro et que Cherry Chesterfield remontait les vitres.

« Il faut justement qu'on en parle, Slick. »

« Ce n'est quand même pas trop demander », dit Kid Afrika en s'appuyant contre un établi de métal nu, enveloppé dans son vison. « Cherry a un diplôme de med-tech et elle sait qu'elle sera payée. C'est une fille sympa, Slick. »

Il lui adressa un clin d'œil.

« Kid... »

À l'arrière de son aéronef, Kid Afrika avait un type qui était comme mort, dans le coma ou quelque chose d'approchant, relié à des pompes, des poches, des tubes et une sorte d'équipement simstim, le tout accroché à un vieux brancard d'ambulance en alliage, avec les batteries et tout le reste.

« C'est quoi, ça ? »

Cherry les avait suivis à l'intérieur après que le Kid eut montré à Slick le gars dans le véhicule et elle regardait d'un air dubitatif l'immense Juge, ou sa majeure partie en tout cas ; le bras avec la scie circulaire se trouvait toujours où ils l'avaient laissé, par terre sur la bâche graisseuse. *Si elle a un diplôme de med-tech*, songea Slick, *c'est qu'elle l'a volé quelque part*. Elle portait au moins quatre vestes en cuir, toutes trop grandes de plusieurs tailles.

« Une œuvre de Slick, je t'ai expliqué.

— Ce type est en train de mourir. Il pue la pisse.

— Son cathéter s'est détaché, dit Cherry. Et c'est censé *faire* quoi, ce truc ?

— On ne peut pas le laisser ici, Kid, il va crever. Si tu veux le tuer, jette-le dans un trou sur la Solitude.

— Il ne va pas mourir, dit Kid Afrika. Il n'est pas blessé, ni malade...

— Alors qu'est-ce qu'il a, putain ?

— Il est *endormi*, mon cher. Il fait un *long voyage*. Il a besoin de *calme et de tranquillité*. »

Le regard de Slick passa du Kid au Juge, puis revint sur le Kid. Il aurait préféré être en train de travailler sur ce bras. Le Kid expliqua qu'il voulait que Slick garde le type pendant deux semaines, voire trois ; il laisserait Cherry avec lui pour s'en occuper.

« Je ne comprends pas. Ce gars, c'est un pote à toi ? »

Kid Afrika haussa les épaules dans son vison.

« Alors pourquoi tu ne le gardes pas chez toi ?

— Ce n'est pas aussi calme. Pas assez paisible.

— Kid, dit Slick. Je t'en dois une, mais rien d'aussi zarbi. Et puis j'ai du boulot et c'est vraiment trop étrange. Sans parler de Gentry. Il est parti à Boston ; il revient demain soir et ça ne va pas lui plaire. Tu sais comment il est avec les gens... Et c'est surtout chez *lui*, ici, tu sais...

— Tu étais de l'autre côté de la balustrade, mec, lui rappela tristement Kid Afrika. Tu t'en souviens ?

— Oui, je...

— Pas assez, visiblement. D'accord, c'est bon, Cherry. On y va. Mieux vaut ne pas traverser Dog Solitude de nuit. »

Il s'écarta de l'établi d'acier en poussant.

« Écoute, Kid...

— Laisse tomber. Je ne savais même pas comment tu t'appelais, putain, ce jour-là à Atlantic City, mais je me suis dit que je ne voulais pas voir de petit blanc éclaté par terre, tu piges? Je ne connaissais pas ton nom, et je ne le connais visiblement toujours pas.

— Kid...

— Ouais?

— D'accord. Il peut rester. Deux semaines, maxi. Tu me donnes ta parole que tu vas revenir le chercher? Et faut que tu m'aides à faire avaler la pilule à Gentry.

— Il lui faut quoi?

— De la came. »

Little Bird réapparut lorsque le Dodge de Kid s'éloigna lentement sur la Solitude. Il sortit de derrière un affleurement de voitures compactées, palettes rouillées d'acier écrasé d'où se détachaient quelques éclats d'émail brillant.

Slick l'observa depuis une fenêtre en hauteur de la Factory. On avait rempli les carrés du montant métallique avec des morceaux de plastique de récupération, de teintes et d'épaisseurs différentes, de sorte que lorsque Slick inclina la tête d'un côté, il vit Little Bird à travers un panneau de plexiglas rose foncé.

« Qui habite ici? demanda Cherry dans son dos.

— Moi, Little Bird, Gentry...

— Dans cette pièce, je veux dire. »

Il se retourna et la découvrit près du brancard et des machines qui l'accompagnaient.

« Toi, dit-il.

— C'est ta chambre? »

Elle observait les dessins accrochés aux murs, ses premières esquisses du Juge et de ses Enquêteurs, le Dépeceur de Cadavres et la Sorcière.

« T'en fais pas pour ça.

— Ne va pas te faire des idées », dit-elle.

Il la considéra. Elle avait une grande plaie rouge au coin de la bouche. Ses cheveux décolorés paraissaient comme hérissés par de l'électricité statique.

« Je t'ai dit de ne pas t'en faire.

— D'après Kid, vous avez l'électricité.

— Ouais.

— Il vaudrait mieux le brancher, dit-elle en tournant le brancard. Il ne consomme pas beaucoup, mais les batteries ne vont pas tenir éternellement. »

Il traversa la pièce pour baisser les yeux sur le visage décharné.

« Il faut à tout prix que tu m'expliques un truc », dit-il. Il n'aimait pas les tubes. L'un d'eux entraînait dans une narine et cette simple idée lui donnait la nausée. « C'est qui, ce type, et qu'est-ce que Kid Afrika est en train de lui faire, bordel? »

— Il ne lui fait rien, répondit-elle en tapotant l'écran d'un bio-moniteur attaché au pied du lit avec un ruban adhésif argenté pour le faire sortir de veille. Il est encore en sommeil paradoxal, il rêve

sans arrêt... » L'homme sur le brancard était enfoncé dans un sac de couchage bleu tout neuf. « Je ne sais pas ce que c'est, mais ce type paye Kid pour ça. »

Un filet d'électrodes recouvrait le front du dormeur ; un seul câble noir était fixé le long du rebord du lit. Slick le suivit jusqu'à une épaisse boîte grise, plus grosse que le reste de l'équipement additionnel. De la simstim ? Il n'en avait pas l'impression. Un appareil de cyberspace ? Gentry s'y connaissait bien en cyberspace, il en parlait souvent en tout cas, mais Slick ne se rappelait pas l'avoir jamais entendu mentionner une personne inconsciente qu'on laissait branchée... On se connectait pour magouiller. Une fois les électrodes enfilées, on n'était plus là, mais au milieu de toutes les données du monde empilées comme une immense ville de néons dans laquelle on pouvait se déplacer et finir par se repérer, sur le plan visuel tout au moins, parce que dans le cas contraire, trouver l'information précise que l'on recherchait devenait trop compliqué. Gentry appelait cela des représentations iconiques.

« Il paye le Kid ?

— Ouais, répondit-elle.

— Dans quel but ?

— Pour qu'il le maintienne dans cet état. Et qu'il le cache, aussi.

— De qui ?

— Aucune idée. Il ne m'a pas dit. »

Dans le silence qui suivit, il entendit le rythme rauque de la respiration de l'homme.